

Leurs coups pressés font jaillir en éclairs
L'acier poli dont tous deux sont couverts.
*Déjà le sang...

Un éditeur du poème de *la Pucelle* s'est trompé en présentant comme défectueuse la rime des mots *soulèvent* et *relèvent*; car, par une bizarrerie inexplicable, les dérivés riment entre eux sans rimer avec le radical. (R.)

Vers 347, 348. — Manuscrit :

Quand par Chandos, hélas! si maltraitée,
Elle se vit abattue et ratée. (K.)

CHANT QUINZIÈME

ARGUMENT

Grand repas à l'hôtel de ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage¹.

Censeurs malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire,
Écrire en or au temple de Mémoire,
Ne présenter que des faits éclatants,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'Amour, et la Gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidents
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

Mais vous savez que ces événements
Furent écrits par Trithème le sage²;
Je le copie, et n'ai rien inventé.
Dans ces détails si mon lecteur s'enfoncé,
Et quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,

1. Voyez la Préface en tête de cette édition. (R.)

2. Nous avons déjà remarqué que l'abbé Trithème n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle Agnès; c'est par pure modestie que l'auteur de ce poème attribue à un autre tout le mérite de ce poème moral. (*Note de Voltaire, 1773-1774.*)

A certains traits si le sourcil lui fronce,
 Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce¹
 Sur la moitié de ce livre enchanté ;
 Mais qu'il respecte au moins la vérité.
 O Vérité ! vierge pure et sacrée !
 Quand seras-tu dignement révérée ?
 Divinité qui seule nous instruis,
 Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
 Du fond du puits quand seras-tu tirée ?
 Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
 Exempts de fiel, libres de flatterie,
 Fidèlement nous apprendre la vie,
 Les grands exploits de nos beaux paladins ?
 Oh ! qu'Arioste étala de prudence,
 Quand il cita l'archevêque Turpin² !
 Ce témoignage à son livre divin
 De tout lecteur attire la croyance.

Tout inquiet encore de son destin,
 Vers Orléans Charle était en chemin,
 Environné de sa troupe dorée,
 D'armes, d'habits richement décorée,
 Et demandant à Dunois des conseils,
 Ainsi que font tous les rois ses pareils,
 Dans le malheur dociles et traitables,

1. Dit-on pierre ponce ou de ponce ? C'est une grande question. (*Note de Voltaire*, 1762.)

2. L'archevêque Turpin, à qui l'on attribue la *Vie de Charlemagne et de Roland*, était archevêque de Reims sur la fin du VIII^e siècle : ce livre est d'un moine nommé Turpin qui vivait dans le onzième, et c'est de ce roman que l'Arioste a tiré quelques-uns de ses contes. Le sage auteur feint ici qu'il a puisé son poème dans l'abbé Trithème. (*Note de Voltaire*, 1762.)— Le judicieux et savant M. Daunou, auteur de l'article TURPIN de la *Biographie universelle*, a démontré d'une manière péremptoire que l'archevêque de Reims ne peut être l'auteur du livre de *Vita Caroli Magni et Rolandi* qui lui est attribué, et que les conjectures de divers historiens sur le véritable auteur de cet ouvrage ne sont fondées sur aucun renseignement positif. L'édition la plus récente de ce livre est celle que M. Sébastien Ciampi a publiée à Florence en 1822, in-8° de xxxv et 154 pages. (R.)

Dans la fortune un peu moins praticables.
 Charles croyant qu'Agnès et Bonifoux
 Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux,
 L'amant royal souvent tourne la tête
 Pour voir Agnès, et regarde, et s'arrête ;
 Et quand Dunois, préparant ses succès,
 Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'heureux bâtard, dont l'active prudence
 Ne s'occupoit que du bien de la France,
 Le jour baissant, découvre un petit fort
 Que négligeait le bon duc de Bedford.
 Ce fort touchait à la ville investie :
 Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
 Des assiégeants c'étaient les magasins.
 Le dieu sanglant qui donne la victoire,
 Le dieu joutif qui préside aux festins
 D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
 L'un de canons, et l'autre de bons vins :
 Tout l'appareil de la guerre effroyable,
 Tous les apprêts des plaisirs de la table,
 Se rencontraient dans ce petit château :
 Quels vrais succès pour Dunois et Bonneau !

Tout Orléans à ces grandes nouvelles
 Rendit à Dieu des grâces solennelles.
 Un *Te Deum* en faux-bourdon¹ chanté
 Devant les chefs de la noble cité ;
 Un long dîner où le juge et le maire,
 Chanoine, évêque, et guerrier invité,
 Le verre en main, tombèrent tous par terre ;
 Un feu sur l'eau, dont les brillants éclairs
 Dans la nuit sombre illumine les airs,
 Les cris du peuple, et le canon qui gronde,
 Avec fracas annoncèrent au monde

1. Le faux-bourdon est un plain-chant mesuré. Le serpent de la paroisse donne le ton, et toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'est une musique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille. (*Note de Voltaire*, 1762.)

Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire et ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedford,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort!
L'Anglais usait de ces moments propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince, et dansaient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais saucissons dont la poudre fatale,
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre et l'air;
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mèche artistement posée,
En un moment la matière embrasée
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, battants, et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet:
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, et piquait sa grande âme;
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
« Allons, dit-il, généreux conquérants,
Portons partout et le fer et les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baisons toutes leurs femmes. »
Jamais César, dont les traits éloquents

Portaient l'audace et l'honneur dans les âmes,
Ne parla mieux à ses fiers combattants.
Sur ce terrain, que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que La Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedford.
Poton, La Hire, y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue;
Le canon gronde; et l'horrible mot « Tue »
Est répété quand les bouches d'enfer
Sont en silence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées
Portent déjà cent cohortes pressées;
Et le soldat, le pied sur l'échelon,
Le fer en main, pousse son compagnon.
Dans ce péril, ni Poton ni La Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrasée,
De pieux pointus une forêt croisée,
De larges faux que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faux de la Mort,
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la nécessité,
Et le malheur, et l'intrépidité,
Et la peur même, ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés.
Mourants en foule, et par rangs entassés!
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Choir les épis des moissons jaunissantes.
Mais cet assaut fièrement se maintient;

Plus il en tombe, et plus il en revient ¹.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes.
Tombant à terre et toujours renaissantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainsi l'Anglais, dans les feux, sous le ter,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accabte.

Tu t'avançais sur ces remparts sangians,
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite.
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enlumines du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa sève encor animait leur vertu ;
Et Richemont criait d'une voix forte :
« Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il suffit, combattons. »
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur, et déjà dans sa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ses soldats,
Criant : *Louvet!* d'une voix stentorée ² :
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient aussi : *Louvet!*
Mais sans savoir ce que Talbot voulait.
O sots humains ! on sait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.
Charle, en son fort tristement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré.
Ne peut marcher vers la ville attaquée ;
D'accablement son âme est suffoquée.

1. Voltaire a dit depuis, dans *le Pauvre Diable*, vers 25 27 :

. En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue, et plus il s'en présente.

2. Stentor était le crieur d'Homère. Il est immortalisé pour ce beau talent, et le mérite bien. (*Note de Voltaire*, 1762.)

« Quoi ! disait-il, ne pouvoir secourir
Mes chers sujets que mon œil voit périr !
Ils ont chanté le retour de leur maître ;
J'allais enier, et combattre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains :
Le sort cruel enchaîne ici mes mains.
— Non, lui dit Jeanne, il est temps de paraître.
Venez ; mettez, en signalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
Marchez, mon prince, et vous sauvez la ville.
Nous sommes peu, mais vous en valez mille. »
Charles lui dit : « Quoi ! vous savez flatter !
Je vaudrais bien peu, mais je vais mériter
Et votre estime, et celle de la France,
Et des Anglais. » Il dit, pique, et s'avance.
Devant ses pas l'oriflamme est porté ¹ ;
Jeanne et Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris :
« Vivent le roi, Montjoie, et saint Denis ! »
Charles, Dunois, et la Barroise altiére
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que, des monts qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube et du Rhin,

1. Voltaire a toujours fait le mot oriflamme du genre masculin ; et peut-être est-ce à tort que dans plusieurs éditions de ses Œuvres on a mis, au chapitre x de *l'Essai sur les mœurs*, « l'oriflamme apportée à saint Denis par un ange », au lieu d'*apporté* qu'on lit dans toutes celles qui ont été publiées du vivant de l'auteur. L'Académie, il est vrai, a décidé depuis longtemps que ce mot appartient au genre féminin ; mais cette autorité n'était pas sans doute d'un grand poids auprès de Voltaire, qui disait à l'un de ses amis : « Je vous remercie d'écrire toujours *français* par *a*, car l'Académie l'écrit par *o*. »

M. Louis du Bois en a annoté le poème de *la Pucelle* pour l'édition donnée par M. Delangle, a remarqué, avec raison, qu'oriflamme est du genre féminin. Plusieurs autres observations non moins judicieuses du même éditeur ont été mises de côté par moi ; elles m'ont paru plus convenables pour un commentaire grammatical que dans de simples annotations. (R.)

L'aigle superbe, aux ailes étendues,
Aux yeux perçants, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air, tombe sur des faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.

Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer sur l'enclume battu,
Qui de sa trempe augmente la vertu,
Repoussa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous, ces enfants d'Albion,
Et ces soldats des fils de Clodion ?
Fiers, enflammés, de sang insatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables,
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps¹,
En jurant Dieu, l'un sur l'autre on se jette ;
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

Oh ! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Écrire au long tant de faits héroïques !
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter,
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor :
C'est là sans doute un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel
Ciconvenait la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin, sur les rives de Loire,
Elle entretient le père Bonifoux,
Qui, toujours sage, insinuant, et doux,

1. On trouve un semblable tableau dans Homère, *Iliade*, XIII, 130-131. (R.)

Du tentateur lui contait quelque histoire
Divertissante, et sans réflexions,
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, La Trimouille et sa dame
S'entretenaient de leur fidèle flamme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante,
Agnès approche et chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux discours
De piété, de combats, et d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, sous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête,
A l'opéra¹, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.

Monrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté soudain
De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son âme conserve.
Il passe un pont ; mais il devient perclus,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.

1. La salle de l'Opéra était à l'est du Palais-Cardinal (aujourd'hui Palais-Royal), presque sur l'emplacement de la cour des Fontaines. (G. A.)

Froid comme marbre, et blême comme gypse,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipse.

Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut.
A son secours à grand galop courut.
En arrivant sur la place funeste.
Paul Tirconel y fond avec le reste.
Ils tombent tous dans un grand souterrain
Qui conduisait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le Quatorzième,
Aieul d'un roi qu'on méprise et qu'on aime¹;
Et le jardin conduisait au château,
Digne en tous sens de ce jardin si beau.
C'était... (mon cœur à ce seul mot soupire)
D'Hermaphrodix le formidable empire.
O Dorothee, Agnès, et Bonifoux !
Qu'allez-vous faire, et que deviendrez-vous ?

1. Voltaire, dont la tranquillité fut si gravement menacée, en 1755, par la publication malveillante du poème de *la Pucelle*, était en droit et dans l'obligation d'en désavouer tout ce qui pouvait le compromettre; et le vers auquel se rapporte cette note était de ce nombre. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il ait écarté des éditions avouées par lui l'épisode dont ce vers fait partie. Laharpe a raison de reconnaître que Voltaire en est l'auteur. Il exprimait d'une manière piquante les sentiments divers dont la France était animée pour son roi. Le peuple,

Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Brutus, I, II.

s'était épris pour le prince d'une passion à laquelle celui-ci, dans sa bonne foi, déclarait ne rien comprendre. Les autres classes de la société poursuivaient d'un juste mépris l'esclave de M^{me} de Pompadour, que, plus tard, la Du Barry devait faire descendre au dernier degré d'abjection. (R.)

FIN DU CHANT QUINZIÈME

VARIANTES

DU CHANT QUINZIÈME

Vers 14 :

Furent écrits autrefois par un sage.

Vers 29 :

Excités de fiel, libres de frénésie.

Vers 53 :

Que négligeait le fier duc de Bedford.

Vers 57 :

* Le Dieu sanglant qui donne la victoire
A ses héros, et les couvre de gloire ;
Le dieu bouffon qui préside aux bons vins :
* Tout l'appareil...

Vers 95 :

En un moment la minière embrasée.

Vers 99 :

* Pour l'heur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
Depuis longtemps il brûlait en secret
Pour la moitié du président Louvet.
Le digne Anglais, cet enfant de la guerre...

Vers 148 :

Tomber l'épi des moissons jaunissantes.

Vers 153 :

Épouvantaient le fils de Jupiter.

Vers 170. — Manuscrit :

* Il fait de l'autre avancer ses soldats :
Il s'établit sur ce dernier asile
Qui te restait, ô malheureuse ville !
* Charle en son fort... (K.)

Vers 186. — Manuscrit. Ce chant finissait ainsi :

* « Le sort cruel enchaîne ici mes mains.
Ma chère Agnès, hélas ! que devient-elle ?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle ;
Mon confesseur eût pu me consoler,
Il m'est ravi ; le ciel, pour m'accabler,
M'ôte à la fois, dans cette horrible guerre,
Tous les plaisirs du ciel et de la terre. »
C'était ainsi que Charles répondait
Par ses sanglots au canon qui grondait.
Le gros Bonneau, dans ce cruel martyre,
Près de son roi pleurait à faire rire ;
Et le bâtard, se sentant étonner,
Ne savait plus quel conseil lui donner. (K.)

Vers 208. — Édition de 1756 :

* Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
* L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
* Descend soudain de la ville alarmée.
* Tous les bourgeois, devenus valeureux,
* Les voyant fuir, descendent après eux.
* Charles, plus loin, entouré de carnage,
* Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
* Les assiégeants, à leur tour assiégés,
* En tête, en queue, assaillis, égorgés,
* Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
* D'armes, de morts, et de mourants jonchées ;
Et de leurs corps ils faisaient un rempart.
* Dans cette horrible et sanglante mêlée,
* Le roi disait à Dunois : « Cher bâtard,
* Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée ?
* — Qui ? » dit Dunois. Le bon roi lui repart ;
* « Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue ?
* — Qui donc ? — Hélas ! elle était disparue
* Hier au soir, avant qu'un heureux sort
* Nous eût conduits au château de Bedford ;
* Et dans la place on est entré sans elle.
* — Nous la trouverons bien, dit la Pucelle¹.
* — Ciel ! dit le roi, qu'elle me soit fidèle !
* Garde-la-moi. » Pendant ce beau discours
* Il avançait et combattait toujours.
* Oh ! que ne puis-je...

1. Voyez, pour une observation sur ce vers, les variantes du seizième chant, page 298. (R.)

Ces vers, qui, dans l'édition de 1756, faisaient partie du quinzième chant, ont été reportés par Voltaire dans le seizième. Voyez chant XVI, vers 256-265 et 348-360. (R.)

Vers 230. — Dans l'édition encadrée de 1775 et les suivantes, le chant se termine ainsi :

* De grands combats et des combats encor
Détournez-vous de ces objets funestes,
Ami lecteur, osez lever vos yeux
Et votre esprit vers les plaines célestes ;
Venez, montez aux demeures des dieux :
Contemplez-y la sagesse profonde
Qui dans la paix fait le destin du monde :
Un tel spectacle est plus digne de vous
Que le barbare et sanglant étalage
De ces combats qui se ressemblent tous ;
Leur long récit doit ennuyer le sage. (R.)

Vers 234. — L'édition de 1762 se terminait par ces vers :

* C'est là surtout un sûr moyen de plaire ;
Je ne l'ai point ; il convient de me taire. (R.)

Vers 280. — Un manuscrit porte :

Tel que jamais n'en eut le Quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime. (K.)